

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée

Band: 8 (1887)

Heft: 8

Bibliographie: Bibliographie

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Afin de n'être pas à la charge de la station où il est hébergé, le docteur fait des collections de plantes médicinales pour l'État du Congo. Avant de pouvoir ouvrir une école ou établir une station missionnaire, il doit en avoir obtenu l'autorisation de la part de l'Administrateur général. En attendant il traite les patients qui viennent le consulter et étudie la langue du pays. Un jeune garçon, appelé Kalombo, qui avait accompagné Pogge à Malangé, où le Dr Summers l'engagea, lui rend de grands services dans cette étude.

« Après avoir tué quatre des neuf têtes de bétail que les sobas lui donnèrent sur la route, il lui en reste cinq, et, tous comptes faits, leur valeur est à peu près égale à celle des présents qu'il a dû faire aux chefs.

« Tout lui paraît être préparé, chez le peuple de Mukengué, pour une transformation prompte et radicale dans le sens du christianisme et de la civilisation. »

Héli CHATELAIN.

BIBLIOGRAPHIE¹

Léopold Baraban. A TRAVERS LA TUNISIE. ÉTUDE SUR LES OASIS, LES DUNES, LES FORÊTS, LA FLORE ET LA GÉOLOGIE. Paris (G. Rothschild), 1887, in-8°, 227 p., ill. et carte, fr. 12. — Pendant que M. de Lanessan parcourait la Tunisie pour se rendre compte de sa situation politique, industrielle et commerciale, d'autres chercheurs l'étudiaient à des points de vue différents, ceux-ci en simples touristes, ceux-là comme agents du gouvernement de la métropole. M. Baraban est du nombre de ces derniers. Chargé, en 1885, d'une mission par M. le ministre de l'agriculture, il a exploré particulièrement la région côtière et le pays des chotts, pour en déterminer scientifiquement la constitution géologique et les productions.

Grâce aux connaissances spéciales acquises dans l'exercice de ses fonctions d'inspecteur des forêts en France, et à la compagnie de M. Lefebvre, directeur des forêts de la régence, l'auteur de ce livre a pu lui donner ce cachet d'exactitude et de sérieux qu'on ne retrouve pas au même degré dans tous les récits d'exploration. Là où le voyageur ordinaire a simplement trouvé matière à quelques remarques intéressantes sur la nature du pays et les mesures à prendre pour l'améliorer, le forestier va plus à fond, analyse chimiquement le terrain, étudie l'action des vents et des cours d'eau, et indique, presque à coup sûr, les cultures ou les essences qui lui conviennent.

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

Il est surtout intéressant de lire les pages où l'auteur parle des travaux de défense à exécuter pour protéger les oasis de Touzer et de Nefta contre la marche des sables. Non seulement il les explique d'une manière précise, mais il en établit presque le devis, qui se monte à 43,000 francs pour Touzer et à 47,000 pour Nefta. A Gafsa, il s'agit plutôt d'un endiguement de la rivière; dans le Nefzaoua, du développement de la culture par la fixation des sables, la régularisation du régime des eaux, le curage des sources et la plantation de leurs abords en tamarix; ailleurs, du reboisement, etc. Un chapitre est consacré à la mer saharienne. Après avoir indiqué succinctement les arguments pour et contre, l'auteur déclare qu'il se range du côté des adversaires du projet, parce que les capitaux immenses que nécessiterait sa réalisation lui paraissent hors de proportion avec les avantages qu'on en retirerait, que la mer intérieure pourrait constituer, dans l'avenir, une barrière qui arrêterait l'expansion de la Tunisie du côté du désert, et enfin qu'il croit que l'on arrivera plus sûrement à l'amélioration des conditions économiques du Sahara algérien et tunisien par l'établissement de bonnes voies ferrées, la création d'oasis nombreuses et le reboisement.

Malgré le caractère sérieux de son étude, M. Baradan n'a point écrit un manuel d'histoire naturelle. C'est un journal de voyage, qui, à côté d'observations scientifiques, relate les mille incidents curieux ou plaisants inhérents à toutes les excursions dans des contrées peu civilisées. L'auteur les raconte avec une bonhomie charmante qui donne un grand attrait à son récit. Ce livre est, en outre, illustré de quelques jolies vignettes et d'une carte fort bien exécutée, sur laquelle chacun peut suivre sans peine l'itinéraire du voyageur.

J. Schreiber. MANUEL DE LA LANGUE TIGRAÏ PARLÉE AU CENTRE ET DANS LE NORD DE L'ABYSSINIE. Vienne (A. Hölder), 1887, in-8°, 93 p., fr. 7,50. — Les trois idiomes parlés en Abyssinie, l'amarigna, le tigraï et le tigré dérivent de l'ancienne langue éthiopienne, le ghèz, qui n'est plus en usage aujourd'hui que dans la liturgie. C'est le tigré employé sur la lisière nord de l'Abyssinie, à Massaoua et dans ses environs, qui s'en rapproche le plus, tandis que l'amarigna en diffère complètement comme grammaire. Le tigraï, qui tient le milieu entre les deux autres dialectes, est parlé dans l'ancien royaume de Tigré. Malgré la grande variété de formes, le plus souvent difficiles à saisir, qui caractérise tous les idiomes ne possédant point de littérature, les gens instruits parlent un langage que l'on retrouve dans toutes les provinces, et qui peut fournir les règles propres à l'établissement d'une grammaire.

C'est ce langage que M. Schreiber a pris pour base de son étude, qu'il a voulu surtout rendre pratique et usuelle en la débarrassant des conjectures ou des rapprochements linguistiques qui auraient pu en rendre la lecture difficile. Le manuel qu'il vient de faire paraître comble une lacune sensible, car, à vrai dire, aucun ouvrage de ce genre n'avait encore été publié, et quoiqu'il le qualifie modestement de simple essai, on sent qu'il s'agit d'un travail sérieux, aussi intéressant qu'utile. Du reste, il ne s'agit actuellement que d'une première partie donnant les éléments d'une grammaire systématique ; la seconde renfermera des morceaux de lecture accompagnés de quelques règles ou observations syntaxiques.

Sans nul doute, pour s'adonner à l'étude d'une langue semblable, il faut y être poussé par un goût réel ou par sa vocation. Dès la première page, les difficultés commencent, car les lettres éthiopiennes ne semblent faciles, ni à écrire, ni à prononcer. L'alphabet se compose de 26 lettres qui sont toutes des consonnes ; mais chaque lettre se fait entendre et s'écrit sous six formes différentes qui permettent d'exprimer les voyelles, de sorte que le syllabaire éthiopien ne compte pas moins de 156 sons, non compris les modifications spéciales que certaines lettres subissent encore. L'étude du tigraï ne sera donc pas du goût de tout le monde. Toutefois l'importance et l'utilité du manuel de M. Schreiber n'échapperont à personne. A une époque où les missionnaires ont pris le monde entier pour champ de travail, où les relations commerciales, et trop souvent aussi les guerres, mettent en contact des peuples qui s'étaient tenus jusqu'ici à l'écart les uns des autres, l'étude des langues extra-européennes s'impose de plus en plus. Combien de querelles auraient été évitées, combien de jugements sévères portés sur les indigènes auraient été rectifiés, si les voyageurs ou les colons avaient eu connaissance, même imparfaitement, du langage des peuples chez lesquels ils se trouvaient !

Gabriel Charmes. UNE AMBASSADE AU MAROC. Paris (Calman Lévy), 1887, in-8°, fr. 3,50. — Cet ouvrage, le dernier qu'aït écrit le spirituel peintre du monde arabe, présente autant d'intérêt que les précédents, quoique inachevé, le fil du récit ayant été brisé par la mort de l'auteur. Depuis longtemps, M. Charmes qui avait étudié en Égypte, en Tripolitaine et en Tunisie la question de l'Afrique arabe, désirait compléter ses observations par un voyage au Maroc. Il eut la bonne fortune d'être invité par M. Féraud, consul de France à Tanger, à l'accompagner à Fez, où ce dernier allait saluer le sultan. Le voyage de Tanger à Fez,

par El-Arâich, a été bien souvent décrit, mais la plume de M. Charmes lui donne un attrait nouveau, qui va croissant à mesure que se succèdent les tableaux pleins de vie et de brillantes couleurs.

Sans doute, il ne faudra pas chercher dans cet ouvrage des renseignements sur la topographie de la contrée. Il diffère autant d'une étude purement géographique, qu'un tableau d'une carte d'état-major. On n'y trouvera pas non plus d'informations concernant la statistique ou la science économique. Le livre entier n'est qu'une longue description, dans laquelle l'auteur exerce son talent souple et original à nous dire ce qu'il voit, et à nous faire part de ses impressions personnelles. La vie au Maroc, car c'est surtout de la population qu'il s'occupe, y est exposée telle qu'elle est, avec ses coutumes curieuses, ses excentricités et ses faiblesses. Quoi de mieux réussi que ces portraits du caïd Ghazi, le chef de la caravane, du pacha d'El-Arâich, de Sââdia, la jeune femme de Fez, et de tant de personnages que le récit amène sur la scène les uns après les autres ? Quelle description nous fera plus nettement comprendre la difficulté des communications au Maroc que celle de la traversée du Sébou, qui occupe tout un chapitre ? Ne serait-il pas difficile de représenter la cour du Maroc mieux que l'auteur ne l'a fait dans les pages consacrées à l'entrée de l'ambassade à Fez, aux réceptions et aux dîners officiels ?

C'est surtout dans la peinture de mœurs qu'il excelle. Par une foule de scènes piquantes, quelquefois même d'un réalisme un peu crû, il nous initie à la vie intime des habitants et jusqu'aux mystères du harem. Au fond, il tient les Marocains en fort petite estime. La plupart n'ont plus rien des Arabes, quoique, dans le langage ordinaire, on leur donne quelquefois ce nom. Les populations libyennes ou berbères dominent dans tout le pays, et la décadence est telle que les habitants, même ceux que l'on regarde comme les plus instruits, ne parlent pas l'arabe, mais un jargon dégénéré, plein de locutions barbares et de mots étrangers, surtout espagnols. Rien n'est plus curieux que le récit de l'entrevue de l'ambassade française avec le pacha d'El-Arâich, accompagné de son secrétaire. A mesure que leur parlait M. Féraud, qui connaît parfaitement cette langue et sait faire usage de toutes les finesse et de toutes les élégances qu'elle possède, les assistants lisaien sur le visage des deux Marocains l'effet que ce discours produisait sur eux : étonnement d'abord, puis stupéfaction, admiration, et enfin enthousiasme. « Où as-tu donc appris à parler ainsi ? » demandèrent-ils au consul. « En France » leur répondit-il simplement.

Ce trait en dit plus qu'une longue dissertation sur l'ignorance du

monde officiel au Maroc et sur la surprise que causent, dans ce pays, nos mœurs et notre civilisation.

Louis Rinn. Nos frontières sahariennes. Alger (Adolphe Jourdan), 1886, in-8°, 95 p. et carte. — L'auteur de cette étude, déjà connu par plusieurs ouvrages dont nous avons analysé, lorsqu'il a paru, le plus considérable, intitulé « *Marabouts et Khouan*, » est, en même temps qu'un savant et un écrivain de talent, un algérien décidé, qui voudrait voir la France ne reculer devant aucun sacrifice pour assurer la prospérité de l'Algérie et sa prépondérance dans l'Afrique du nord et le Sahara. L'état peu rassurant des frontières méridionales de l'Algérie le préoccupe; il en examine les causes et propose des mesures propres à y porter remède; question complexe et sur laquelle on peut se trouver en divergence d'idées avec lui sans cesser pour cela d'être un sincère ami de l'Algérie. Doit-on considérer les Touaregs, comme un peuple ayant souci de son indépendance et s'opposant à la reconnaissance pacifique de son pays, par crainte d'une invasion armée, ou, ainsi que le pense M. Rinn, comme des coupeurs de route, sans nationalité et sans cohésion, qui ont mis le blocus sur les frontières méridionales. Les deux opinions peuvent trouver des défenseurs. Quoi qu'il en soit, la notice est intéressante à lire, car elle donne sur l'état des frontières sahariennes à l'est et à l'ouest du Djebel-Amour, sur les Ouled-Sidi-Cheikh et l'histoire des mesures prises pour assurer la sécurité de l'Algérie méridionale, des détails curieux et peu connus. Quant aux moyens proposés à titre de conclusion : forte organisation militaire des oasis françaises, établissement de lignes ferrées les reliant avec les ports, tout le monde y souscrira. C'est bien là, du reste, le plan du gouvernement; mais son exécution demandera de longues années. Chaque chose vient à son heure. Autant nous sympathisons avec les colons algériens qui voudraient voir leur pays s'ouvrir rapidement à la civilisation, et l'influence française s'avancer à grands pas vers le sud, autant nous comprenons la conduite prudente du gouvernement qui, ayant à diriger une foule d'autres entreprises non moins importantes, cherche à les mener toutes de front, afin de satisfaire tous les intérêts dans la mesure du possible.

Max Buchner. KAMERUN. Skizzen und Betrachtungen. Leipzig (Dunker und Humblot), 1887, in-8°, 259 p., fr. 6. 70. — Parmi les hommes qui, en ce temps d'engouement pour la colonisation africaine, ont recommandé le calme et la prudence, au risque d'être traités de pessimistes et d'ennemis du progrès, il en est peu dont la voix soit plus

autorisée que celle de M. Max Buchner qui, par ses connaissances et le séjour qu'il a fait au Cameroun, où il a occupé le poste élevé de représentant de l'Allemagne, peut être regardé comme une autorité. Parais-
sant après les mémoires de plusieurs écrivains non moins compétents qui, pour des motifs divers, ont parlé le même langage, son étude ne peut avoir qu'un salutaire effet sur la politique coloniale allemande. Dans ce domaine plus encore qu'en tout autre, il faut se garder de l'exagération, car ainsi que le prouve l'histoire, les conséquences de résolutions prises hâtivement et sans suite peuvent être terribles pour une nation. La constitution d'un empire colonial n'est pas l'œuvre d'un jour; elle exige au contraire de longues années d'expérience, et ne peut réussir qu'au prix d'efforts persévérandts et sagement dirigés.

Il ne faudrait pas conclure de ces considérations que M. Buchner cherche à décourager les émigrants. Loin de là; il se borne à leur exposer la situation des colons dans toute sa vérité, avec ses joies et ses déboires, et en profite pour leur donner de sages conseils sur la manière de vivre et les conditions de réussite en Afrique. Pour lui, l'Europe est encore la plus belle et la meilleure partie du monde. Celui qui peut y vivre sans trop de peine doit y rester. Quant aux mécontents, pour lesquels les conditions d'existence sont trop difficiles, qu'ils n'émigrent qu'en toute connaissance de cause, et après avoir mûrement pesé les avantages et les inconvénients de la station qu'ils ont choisie.

Voilà la tendance générale de l'intéressant ouvrage de M. Buchner. L'ordre des matières était imposé par la nature même du sujet. Comme dans toute monographie de ce genre, l'auteur traite en premier lieu de la nature du Cameroun, de ses productions et des indigènes qui l'habitent. Ensuite viennent des considérations nombreuses sur les colons européens et le mouvement commercial; enfin, pour terminer, un exposé du développement dont la colonie est susceptible, si l'on sait mettre à profit les ressources qu'elle renferme. Il est à noter que le voyageur n'a pas restreint son étude au Cameroun exclusivement. Chemin faisant, il nous parle souvent des autres stations de la côte occidentale; c'est là qu'il choisit ses exemples et les sujets de ses digressions. Malgré le grand nombre d'ouvrages écrits sur les pays dont il nous entretient, il parvient, grâce au coloris qu'il sait mettre dans ses descriptions, et à l'abondance des détails, à se faire lire avec plaisir. Son livre est instructif et utile. N'est-ce pas le meilleur éloge qu'on puisse lui décerner?